

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean ERACLE

Jayavarman VII et la renaissance d'Angkor

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 191-203

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# JAYAVARMAN VII

## et la renaissance d'Angkor

### Un océan d'infortune

Comme un colosse aux pieds d'argile chancelle sur sa base et s'écroule, ainsi l'on put voir s'effondrer, en cette année 1177, le splendide édifice de l'empire khmer. On put croire alors que cette énorme puissance avait sombré définitivement dans les remous de l'histoire. Angkor, la ville prestigieuse, était en ruine. Son roi avait péri et le trône demeurait vide. Que s'était-il passé ?

En ravissant la couronne du Tchampa, petit royaume de la Cordillère Annamitique, Jaya Indravarman s'était juré de tirer une vengeance éclatante du royaume voisin des Khmers. Il se souvenait des longues luttes menées contre son pays par le roi d'Angkor Suryavarman II et ses successeurs. Ayant appris que le jeune roi Yaçovarman avait été renversé par un usurpateur, il pensa que le moment était venu de mettre son projet à exécution. Il s'assura la protection des souverains de Chine et du Vietnam et, un beau jour, ayant fait monter ses troupes sur des chars, il franchit les montagnes et envahit le Cambodge.

La résistance qu'il rencontra se montra farouche. Les combats se prolongèrent, indécis, pendant de longues années. Jaya Indravarman recourut à la ruse. Continuant de combattre sur les montagnes, il envoya une partie de son armée vers le sud. Une flotte remonta le Mékong et réussit à atteindre le grand lac intérieur. Les barques cambodgiennes ne purent opposer qu'une résistance dérisoire. Les envahisseurs se ruèrent sur la capitale, la saisirent et la pillèrent. Le roi fut mis à mort et ne fut pas remplacé : l'immense empire devint une province du petit royaume du Tchampa.

Alors, quand tout semblait perdu, un sauveur se leva « pour retirer la terre de cet océan d'infortune où elle

était plongée ». Ce libérateur deviendra le plus grand souverain des Khmers : Jayavarman VII.

### **Le sauveur**

Celui qui allait restaurer la puissance des Khmers et la porter à son sommet, était âgé d'une cinquantaine d'années. Il était illustre entre tous par sa noblesse et son courage. Son père, Dharanindravarman II, cousin du grand Suryavarman II, le fondateur d'Angkor Vat, avait régné de 1150 à 1160 et appartenait à la dynastie des princes de Mahidharapura, qui avait donné à l'empire les rois Jayavarman VI et Dharanindravarman I<sup>er</sup>. Du côté de sa mère, la reine Jayarajachudamani, fille d'Harshavarman III et petite-fille de Suryavarman I<sup>er</sup>, Jayavarman se rattachait aux dynasties primitives d'Angkor et aux rois de Ligor, dans la presqu'île malaise.

Sous le règne de son père, il avait pris la direction de la guerre contre le Tchampa, qui s'était révolté. Au cours des hostilités, Jayavarman brilla par son courage et son habileté. Il mettait le siège devant Vijaya, la capitale des Tchams, quand il apprit la mort de son père et l'accession au trône du jeune Yaçovarman II. Loin de s'opposer au nouveau souverain, Jayavarman lui apporta son adhésion et continua la conquête du Tchampa.

Plus tard, quand il apprit qu'un mandarin s'était dressé contre le roi, il rentra au Cambodge pour porter secours au souverain. La nouvelle lui parvint alors que Yaçovarman était mort et que l'usurpateur avait pris le pouvoir : déposant les armes, il se retira dans une obscure province et s'abstint de toute activité politique. C'est durant cette période qu'il semble avoir été atteint par la lèpre, mais ayant été guéri miraculeusement, peut-être à la suite d'un pèlerinage en Inde, il se consacra à la doctrine du Bouddha.

Quand la capitale fut prise et le roi tué par les Tchams, il surgit pour chasser les envahisseurs et rebâtir la ville.

### **Un immense empire**

Emu de compassion par la misère du royaume, le fils de Dharanindravarman sortit de sa retraite et entreprit de soulever les provinces les unes après les autres. Il constitua des petits groupes de soldats chargés d'entraver

les mouvements de l'occupant par des embuscades et des coups de main. Pendant ce temps, il forma une armée exercée à la bataille rangée et construisit une flotte. Déclenchant alors la guerre, il chassa l'envahisseur et s'assura une victoire définitive par un vaste combat naval qui tourna à son avantage.

C'est ainsi que Jayavarman, débarrassé de tous ses ennemis, put monter sur le trône de son père.

A cette époque vint au Cambodge le prince tcham Vidyanandana. Ce jeune homme, paré de grandes qualités de corps et d'esprit, sut conquérir l'amitié du nouveau souverain, qui s'occupa de lui donner une excellente formation intellectuelle et militaire, et bientôt le plaça à la tête de l'armée.

Pendant le roi des Tchams, rentré dans son pays, se préparait secrètement à prendre sa revanche. Pendant près de dix ans, il agit dans l'ombre et en 1190, brusquement, il apparut avec ses troupes au-dessus de la Cordillère. La riposte fut immédiate. L'armée khmère, commandée par Vidyanandana, était sur pied de guerre. Elle fondit sur le Tchampa avec la rapidité de la foudre. Complètement désarçonnés, les Tchams laissèrent pénétrer les envahisseurs. Vijaya fut prise et le roi capturé ; tout le territoire fut annexé au Cambodge. Jayavarman établit sur le trône le prince In, son beau-frère, et laissa Vidyanandana se créer un petit royaume dans le sud.

Deux ans plus tard, des nobles de Vijaya soulevèrent le peuple, chassèrent le prince In et choisirent l'un d'entre eux comme roi. Vidyanandana, peu fidèle à son protecteur, se révolta à son tour, marcha sur Vijaya, la prit, tua le nouveau roi tcham et assuma la royauté sous le nom de Suryavarmadeva. On lui envoya l'ancien roi Jaya Indravarman, mais il le fit assassiner. Jayavarman lança contre lui une armée puissante, qui réussit à le vaincre et à le mettre en fuite.

Le Tchampa devint une province khmère et le demeura jusqu'en 1226.

Grand fut l'empire d'Angkor durant cette période, puisqu'il comprenait, outre le Cambodge actuel, la plus grande partie du Vietnam-sud, du Laos et de la Thaïlande, et certains territoires de la presqu'île malaise et de la Birmanie.

A un si vaste empire, il fallait une capitale grandiose : aussi Jayavarman s'attachait-il à reconstruire l'ancienne cité des Khmers.

### **L'ancienne capitale**

C'est en 889 que le roi Yaçovarman I<sup>er</sup> avait installé la capitale des Khmers dans le site de l'actuelle Angkor. Il l'avait construite autour du mont Bakheng sur lequel se dressait le temple du Dieu-Roi, et l'avait appelée Yaçodharapura, c'est-à-dire « la Ville Porteuse de gloire ». Non loin de la cité, de l'autre côté de la rivière Siemréap, on creusa le Baray oriental, immense bassin de 7 kilomètres de long sur 1800 mètres de large, d'où partait un vaste système de canaux d'irrigation.

Au siècle suivant, Rajendravarman construisit au nord de la capitale un splendide palais-sanctuaire, le Phiméanakas. C'est entre ce palais et le Baray oriental que fut bâti peu après par Jayavarman V le temple de Takéo.

Après les guerres civiles qui inaugurèrent son règne, Suryavarman I<sup>er</sup> reconstruisit la ville en y englobant le Phiméanakas. Cette cité nouvelle fut, elle aussi, centrée sur un temple-montagne, le Baphuon. Tout autour on établit de larges fossés. Comme le Baray oriental menaçait de s'assécher, on creusa un autre bassin beaucoup plus vaste à l'ouest : le Baray occidental.

Enfin, au sud de la capitale, le grand roi Suryavarman II éleva le merveilleux et immense temple-mausolée connu sous le nom d'Angkor Vat.

Yaçodharapura, détruite par les Tchams, fut reconstruite plus belle qu'avant par Jayavarman VII.

### **La nouvelle Yaçodharapura**

La capitale rebâtie, connue aujourd'hui sous le nom d'Angkor Thom, était enclose dans une enceinte et dessinait un carré de 4 kilomètres de côté. Aux angles de la muraille s'encadraient de petits temples dédiés au Bodhisattva Lokeçvara, protecteur de la cité. Quatre portes s'ouvraient dans les murs vers les quatre points cardinaux. A l'est, la porte centrale, nommée « Porte des Morts », était flanquée un peu plus au nord d'une cinquième porte, la « Porte de la Victoire », qui menait au palais royal. Chaque porte était ornée de trois tours

terminées en pointe par un bourgeon qui semblait jaillir de fleurs de lotus épanouies et superposées. Ces entrées monumentales, appuyées sur d'énormes statues d'éléphants, s'ornaient de quatre visages tournés vers les quatre directions du monde.

Des chaussées de pierre enjambaient les douves d'une largeur de cent mètres, et pénétraient par les portes pour se rejoindre au cœur de la cité, au temple majestueux du Bayon. Au-devant des portes, les chaussées étaient bordées de chaque côté par 54 statues de pierre : d'une part c'étaient des dieux tirant sur l'extrémité d'un énorme serpent, de l'autre, c'étaient des démons tenant l'autre extrémité de l'animal. L'ensemble devait représenter un épisode célèbre des légendes hindoues : le barattement de la mer de lait auquel les dieux et les démons avaient pris part en tirant sur le serpent Vasouki enroulé autour du mont Mérou. A Angkor Thom, le mont Mérou, pivot du monde, était représenté par le sanctuaire central du Bayon.

### **Le palais royal**

La « Porte de la Victoire » donnait accès à la Place Royale qui précédait le palais et se terminait par de vastes terrasses ornées de bas-reliefs.

La résidence du souverain nous a été décrite par un voyageur chinois, Tchéou Ta-kouan, qui visita la ville au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle était composée par un ensemble de pavillons dont les toits, aux angles relevés en forme de serpents, resplendissaient au soleil de l'éclat de leurs tuiles vertes et dorées. Les bâtiments, sans étage, montés parfois sur pilotis, se groupaient autour de jardins et de pièces d'eau. Les appartements du roi et des princes, les salles d'apparat, les services du palais se répartissaient dans les divers quartiers ainsi délimités. Le tout était entouré de murailles en latérite rouge. Au centre s'élevait la pyramide du Phiméanakas, que surmontaient des galeries et un sanctuaire. Les toitures couvertes d'or lançaient au loin des reflets éblouissants qui valurent au Phiméanakas d'être appelé la « Tour d'or ». C'est au sommet de cet édifice que le roi prenait son repos.

Le public ne pouvait pénétrer que dans les salles de réceptions d'une richesse fabuleuse. Dans les bâtiments

d'apparat, les murs de bois précieux s'ornaient de fines sculptures, de parures de bronze et d'or, de miroirs et d'étoffes brodées. C'est là que le roi recevait les visiteurs de marque et parfois donnait audience au peuple.

Voici comment Tchéou Ta-kouan dépeint le souverain parmi les princes et les dignitaires de la cour :

« Au milieu de cette assemblée d'élite, entre ses pages, ses porte-éventail, ses serviteurs, assis sur un trône gainé d'or dont les pieds de bronze se relèvent en forme de serpents : le roi. Un diadème d'or constellé de pierres lui ceint le front, et un double baudrier d'or ciselé se croise sur sa poitrine nue. Le drapé de son pagne lamé à grands ramages brille doucement et se plisse autour de ses reins. Ses paumes sont rougies du santal rafraîchissant. L'air est chargé de parfums que brasse lentement le vol souple des chasse-mouches en queue de paon. Un pied posé sur le siège, l'autre pendant, le Protégé des Dieux écoute les seigneurs qui l'entourent. »

Les nobles, les hauts fonctionnaires, les grands dignitaires, les riches fournisseurs de la noblesse et les artisans d'art au service de la cour habitaient dans les quartiers entourant le palais.

Au-delà, parmi les arbres, s'étalait la ville populaire, sillonnée de canaux. Elle comprenait un ensemble de villages séparés par des jardins et des rizières. Les maisons du peuple, cachées par des haies, s'élevaient sur des pilotis. Construites en bois, elles se couvraient de paille. La partie inférieure servait de remise et aussi d'étable pour les quelques bêtes possédées par la famille.

## **Le Bayon**

Le centre de la capitale était occupé par l'extraordinaire construction du Bayon.

Qu'on se représente une vaste enceinte composée de portiques, de pavillons d'angles et de portes monumentales. L'espace ainsi délimité s'étend sur 160 mètres en longueur et 140 en largeur. A l'intérieur de cet enclos, une deuxième enceinte, de 80 mètres sur 57, comprenant des colonnades et des pavillons, enferme une cour cruciforme entourée de galeries. Au milieu de cette cour se dresse le monument central, énorme tour circulaire entourée de douze chapelles rayonnantes et reposant

sur un disque de 25 mètres de diamètre. La tour centrale s'achève à 43 mètres par une gerbe de lotus superposés. Huit tours plus petites s'appuient contre elles. Le temple tout entier compte 54 tours semblables.

Or ce qui rend cette construction si extraordinaire, ce n'est pas la complexité de son plan, ni même les sculptures et les bas-reliefs qui abondent sur les murs des galeries et dépeignent la vie des dieux, celle du roi et celle du peuple, c'est la décoration de chacune des tours.

Toutes les tours du Bayon, en effet, présentent d'énormes visages qui sourient vers les quatre directions de l'univers. On retrouve ce même sourire sur les visages qui ornent les portes de la ville.

Ces visages irradiant de compassion vers toutes les régions du monde ne sont que la manifestation du Bouddha caché au fond du sanctuaire central et auquel Jayavarman s'identifiait. Le roi, comme ses parents et comme les deux reines successives Jayarajadevi et Indradevi, nourrissait une foi bouddhiste très intense. Animé par l'idéal enseigné par le Bouddha, il transforma l'ancienne conception du Dieu-Roi en celle, très différente en réalité, du Bouddha-Roi. Tandis que l'ancienne institution regardait le souverain comme un être divin dont l'équilibre de l'univers dépendait, la nouvelle, tout en conservant certaines apparences, en faisait un Bodhisattva, c'est-à-dire un homme amoureux de la Sagesse et désireux de sauver tous les êtres en portant le fardeau de son peuple. Cet idéal commande toute l'activité royale et explique la multitude des constructions et fondations de Jayavarman. Considérant le Bayon comme le centre, on fit rayonner le sourire du Bouddha, de tour en tour, de porte en porte, de temple en temple, jusqu'aux extrémités du royaume.

### **Le rayonnement du sourire**

Qu'on sorte du Bayon et qu'on se dirige vers le nord : on passera devant la Place Royale, animée certains jours par les fêtes populaires et les grands spectacles, puis on devra franchir bientôt la porte de la ville sous le regard bienveillant du Bouddha. On arrivera alors auprès du Prah Khan, mausolée de Dharanindravarman, entouré de murailles et de douves. Au cœur de ce

temple, le père de Jayavarman apparaît sous les traits du Bodhisattva *Lokeçvara*, Seigneur de l'infinie compassion. Là, Jayavarman a fait construire un grand hôpital pour les malades et les infirmes, et une vaste auberge pour les pèlerins. Non loin de ce lieu, « le roi, dit une inscription, a placé le *Jayatataka* comme un miroir fortuné, coloré par les pierres, l'or et les guirlandes. Cet étang, dont l'eau est éclairée par la lumière du sanctuaire d'or coloré par la rougeur du lotus, brille en évoquant l'image de la mare de sang répandue par le Bienheureux. A l'intérieur il y a une île éminente, tirant son charme des bassins qui l'entourent, nettoyant de la boue du péché ceux qui viennent à son contact et servant de bateau pour traverser l'océan des existences ». Ce bassin, de 7 kilomètres de long, entoure la petite île où se dresse le temple du *Neak Pean*. On venait s'y baigner et on buvait son eau miraculeuse.

### **Le temple de la Sagesse**

Si la compassion souriante du Bouddha était ainsi magnifiée par le *Prah Khan*, sa sagesse était célébrée par le *Ta Prohm*, mausolée de la reine-mère, situé au sud du *Baray* oriental. *Jayarajachudamani* prêtait les traits de son visage à la profonde *Prajnaparamita*, la suprême Sagesse. Ce sanctuaire abritait un immense monastère où l'on s'exerçait à la recherche de l'Illumination.

Cette institution se doublait au sud de l'ancien temple de *Banteay Kdei*, remanié par Jayavarman et que bordait le merveilleux étang du *Sras Srang*, favorable à la contemplation.

La présence du sanctuaire de *Lokeçvara* et de celui de *Prajnaparamita* de chaque côté du *Bayon* montre que le restaurateur d'Angkor s'identifiait au Bouddha lui-même dont l'illumination naît de l'union du Compatissant avec la Sagesse.

L'immense empire des Khmers devenait ainsi conforme à la Loi. L'essence cachée du Bouddha, manifestée par les visages souriants, se trouvait exprimée d'un côté par la Compassion célébrée au *Prah Khan* et qui se répandait à travers le royaume en faisant surgir le long des routes les nombreux gîtes pour les voyageurs et les quelque deux cents hôpitaux fondés partout par le roi. De l'autre

côté, la Sagesse vénérée au Ta Prohm coulait sur tout le territoire et s'exprimait dans les multitudes de monastères où la Doctrine était enseignée et l'instruction confiée au peuple.

### **Le Roi-Bouddha**

Toute la vie de Jayavarman semble avoir été marquée par ce double idéal de sagesse et de compassion. S'il vécut de longues années dans la retraite, il se leva pour délivrer son peuple de l'infortune où il était plongé. Constamment préoccupé du bien de ses sujets, il leur assura la sécurité par le renforcement des frontières, et le bien-être par la réorganisation du système des canaux d'irrigation. Plein de sagesse, il sut maintenir un ordre parfait à l'intérieur du pays et développa constamment la culture et les arts. C'est donc un empire stable et prospère que Jayavarman légua, à ses successeurs quand il mourut vers 1220.

Pendant tout l'éclat de sa gloire ne saurait obscurcir la clarté plus secrète de sa vie intérieure et surtout de son immense compassion. Lui-même nous a confié un émouvant témoignage de son idéal quand il écrivit dans son édit sur les hôpitaux : « Le roi souffre des maladies de ses sujets plus que des siennes ; car c'est la douleur publique qui fait la douleur des rois et non leur propre douleur. Plein d'une extrême sympathie pour le monde, le roi exprime ce vœu : tous les êtres qui sont plongés dans l'océan des existences, puissé-je les en tirer par la vertu de cette bonne œuvre ».

Ces paroles évoquent celles que le penseur indien Çantideva, au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, plaçait sur les lèvres des Bodhisattvas et qui résument bien, croyons-nous, toute la vie du grand Jayavarman VII :

« Il est nécessaire que je porte le fardeau des créatures.

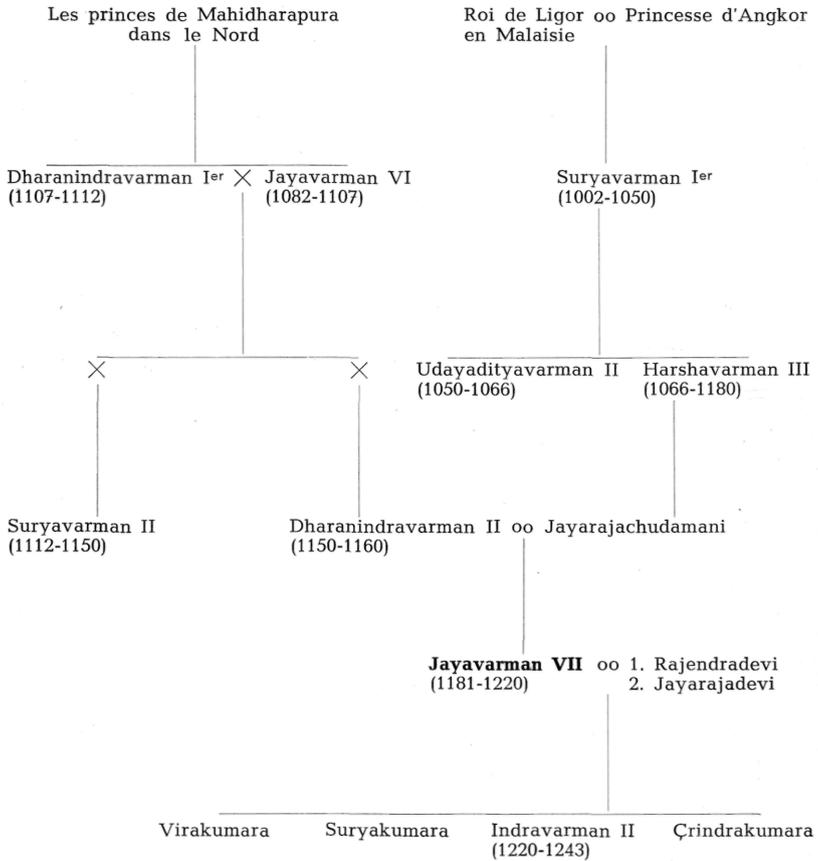
Il vaut mieux que moi seul je souffre plutôt que cette multitude de créatures.

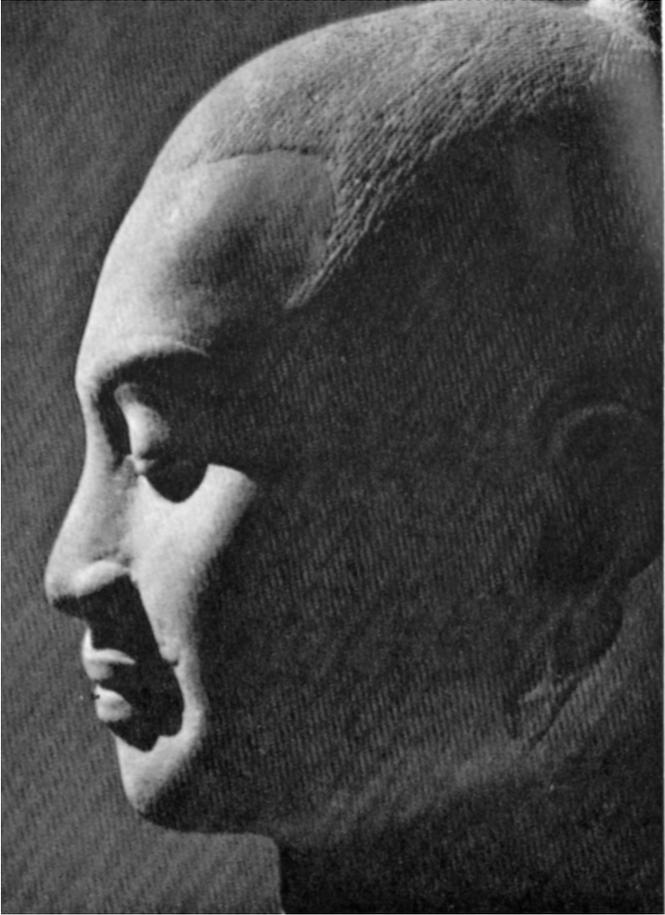
Puissé-je avec le corps que voici supporter la masse de toutes les douleurs du monde pour le soulagement de tous les êtres.

C'est pour délivrer le monde que j'ai conçu la pensée de devenir Bouddha ».

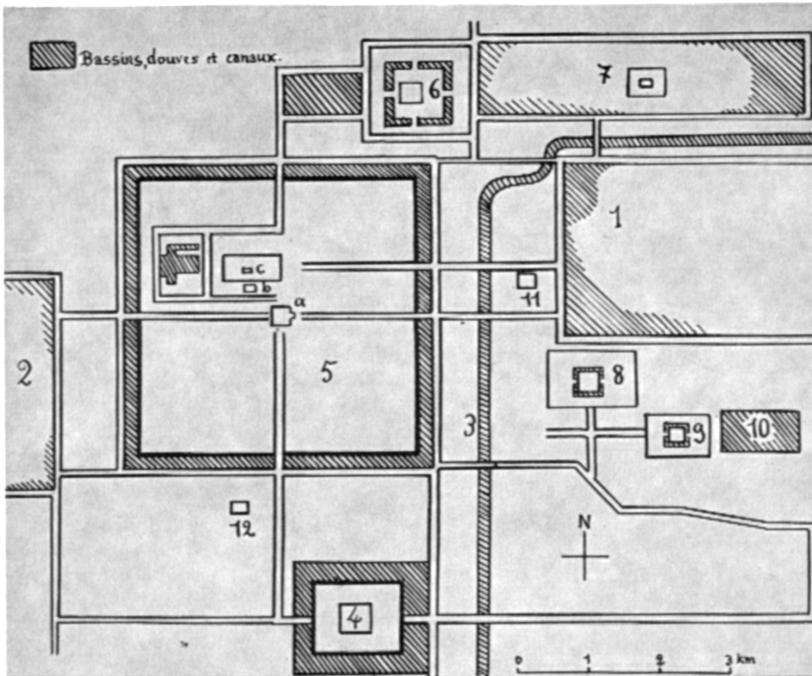
Jean ERACLE

## Tableau généalogique de Jayavarman VII





**Jayavarman VII**



### Les principaux monuments du site d'Angkor

- |                                |                              |
|--------------------------------|------------------------------|
| 1. Baray oriental              | 6. Preah Khan                |
| 2. Baray occidental            | 7. Neak Pean avec son bassin |
| 3. Rivière Siemreap            | 8. Ta Prohm                  |
| 4. Angkor Vat                  | 9. Banteay Kdei              |
| 5. Angkor Thom :               | 10. Sras Srang               |
| a. Bayon                       | 11. Ta Keo                   |
| b. Baphuon                     | 12. Bakheng                  |
| c. Phimeanakas et Palais Royal |                              |



### **Une porte monumentale d'Angkor Thom**

On distingue bien, au-dessus de la porte, les visages au sourire énigmatique surmontés de tiores faites de lotus superposés. Au premier plan, un pont enjambe les douves, orné des divinités tenant le serpent Vasouki du « Barattement de la mer de lait ».